Jean Lhomer

BALZAC DANS L'INTIMITE ET LES TYPES DE LA COMEDIE HUMAINE

U d'/of OTTAWA
39003002466836

PQ
2178
.L5
1904

Ltd.
NADA

BALZAC

dans l'Intimité

ET LES

YPES DE LA COMÉDIE HUMAINE

PAR

Jean LHOMER

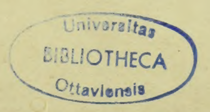
Avocat à la Cour d'Appel

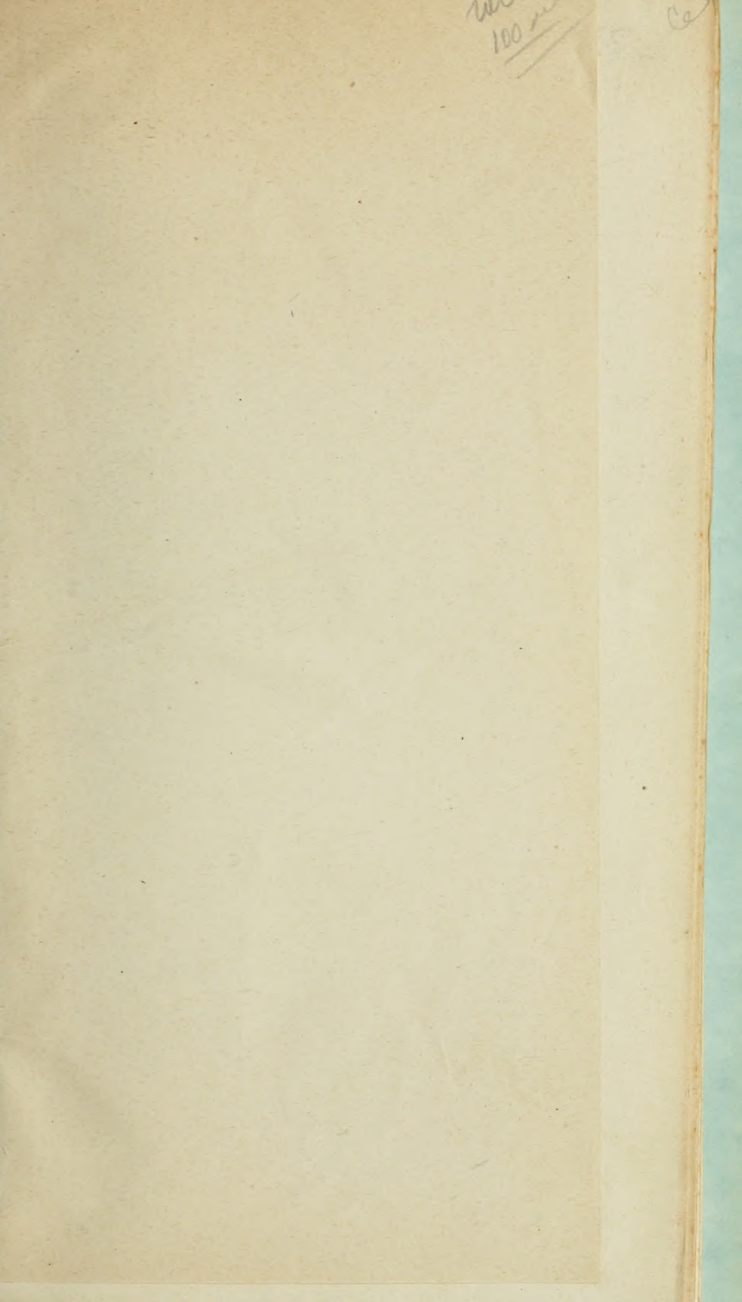


PARIS
CHEZ VICTOR LEMASLE
3, QUAI MALAQUAIS

—

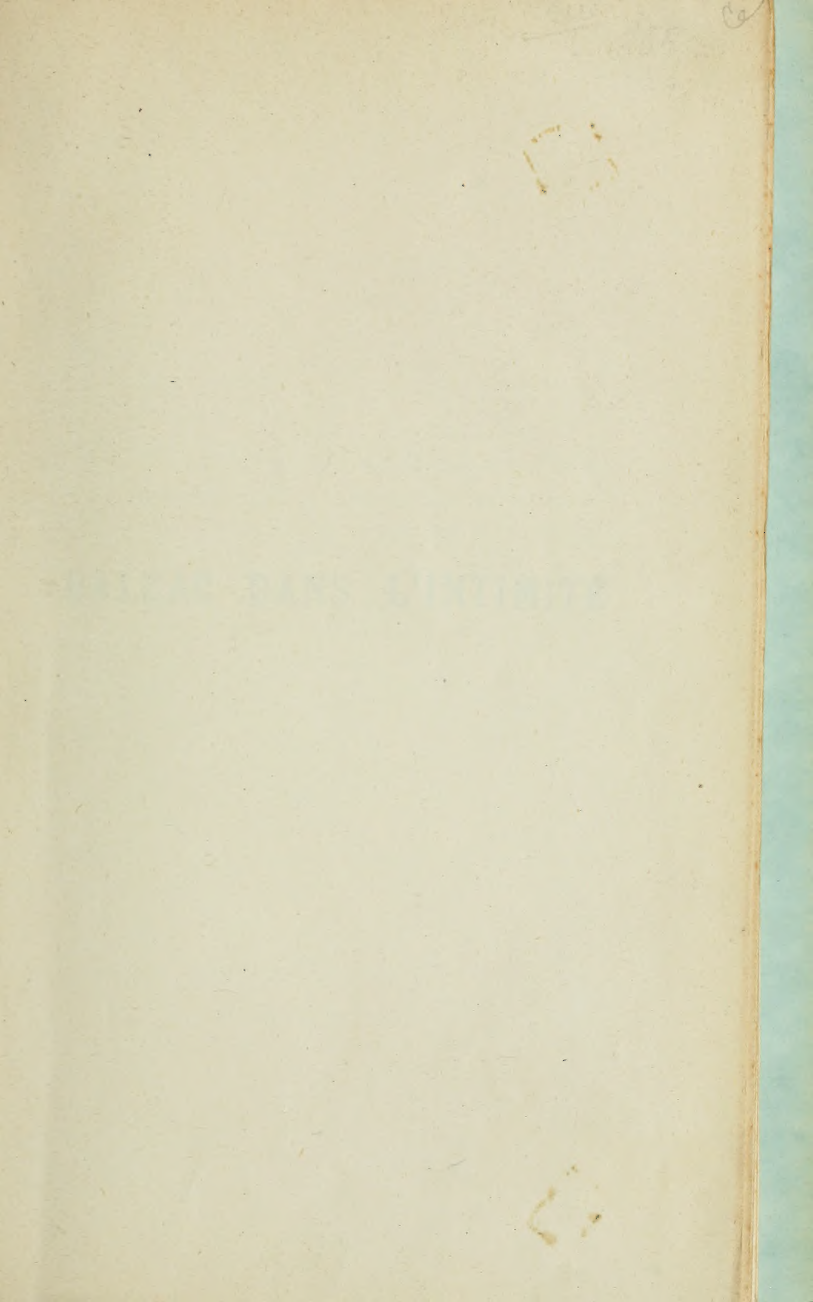
1904





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/balzacdanslintim00lhom



BALZAC DANS L'INTIMITÉ

DU MÊME AUTEUR

Le Général Mouton-Duvernet, 1901, in-8.

Cambacérès Intime (Amoureux et Gastronome), 1902, in-12.

Les Cent-Jours et la Terreur Blanche en Dordogne, 1904, in-8.

BALZAC
dans l'Intimité

ET LES

TYPES DE LA COMÉDIE HUMAINE

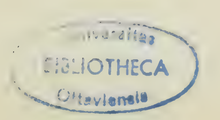
PAR

Jean LHOMER

Avocat à la Cour d'Appel



PARIS
CHEZ VICTOR LEMASLE
3, Quai Malaquais
—
1904


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

A

Charles FOLËY.

L'Homme

Balzac a eu la vie la plus tourmentée et la plus fiévreuse que l'on puisse imaginer ; on a déjà parlé bien des fois de cette existence consacrée à l'élaboration d'une œuvre grandiose par sa hardiesse et sa vigueur ; mais il ne semblera pas inutile de rassembler les détails typiques que nous possédons sur la vie de Balzac et qui font de lui une figure originale et curieuse.

I

La Jeunesse de Balzac

Balzac est né à Tours, le 20 mai 1799. Son père (1), originaire de la Nougayrié, petit hameau du département du Tarn, s'appelait en réalité « Balssa »; il modifia l'orthographe de son nom et prit la particule nobiliaire. (2) Que de fois on a reproché avec acrimonie cette malheureuse parti-

(1) Le père de Balzac s'était marié à 51 ans, le 30 janvier 1797, avec une jeune fille de 18 ans, Laure Sallambier. De ce mariage naquirent quatre enfants : Honoré de Balzac, l'aîné ; Henri de Balzac qui partit pour les colonies où il resta toute sa vie ; Laurence de Balzac, qui se maria, en 1822, à M. de Montraigne ; Laure de Balzac, qui épousa en 1820, M. Surville, ingénieur des ponts et chaussées. Le docteur Cabanès, dans son *Balzac ignoré* a donné de curieux détails sur le père de Balzac, original et bourru, qui, dit-il, « tenait à la fois du Romain, du Gaulois et du Goth et avait les attributs de ces trois races : la hardiesse, la patience, la santé. »

(2) Jusqu'ici on prétendait que c'était Honoré de Balzac qui avait pris la particule nobiliaire : mais un article du journal *l'Eclair*, du 26 mai 1899, a démontré que ce fut le père de Balzac qui employa le premier cette particule.

cule à l'auteur de la *Comédie Humaine!* Celui-ci ne faisait-il pas preuve de bon sens cependant, quand il répondait à un de ses amis qui le questionnait sur sa noblesse: « Moi, je m'en moque. La noblesse aujourd'hui c'est 500.000 livres de rente ou une illustration personnelle. Addio caro! je vous explique ceci parce que vous me le demandez. Aujourd'hui à la honte du siècle tout f... le camp comme le café de Louis XV ».

Balzac ne fut pas un brillant élève, ni au collège de Vendôme, ni à Paris dans l'institution Lepitre et dans l'externat Sganzer et Beuzelin. Dans son roman *Louis Lambert*, où il a retracé ses impressions d'enfance, il a dit combien il lui fut pénible de se plier à la règle du collège, d'être privé du grand air pour « vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux »; il a raconté combien il eut à souffrir de la malpropreté des locaux, du manque de soins maternels et des rigueurs de l'hiver.

Lorsque Balzac eut terminé ses classes, en 1816, il dut pour obéir à la volonté de son père faire ses trois années de droit et étudier la pratique des affaires chez Maître Guillonnet de Merville, avoué d'ins-

tance, qui avait déjà été le patron de Scribe, puis chez Maître Passez, notaire. Ces deux stages, s'ils ne donnèrent pas au futur auteur de la *Comédie Humaine* l'envie de devenir officier ministériel, ne lui furent pas néanmoins inutiles, car ils lui permirent de se documenter sur les mœurs de ce monde judiciaire dont il devait tracer plus tard un tableau si exact et si vivant.

En 1820, Balzac avait achevé son droit ; le moment était venu pour lui de choisir une carrière. Quand il déclara à son père qui rêvait de le voir succéder au notaire Passez, qu'il se sentait attiré par la littérature, il se heurta à une vive résistance ; mais il s'obstina. C'est alors que la famille du jeune homme décida qu'il aurait deux ans pour faire ses essais et tenter la conquête de la renommée.

II

Les Débuts Littéraires

Logé dans une mauvaise mansarde de la rue Lesdiguières ouverte à tous les vents, n'ayant pour tous subsides qu'une maigre pension que lui adressait

son père, le jeune écrivain fut immédiatement en contact avec les dures nécessités de la vie. Ceux qui l'ont connu à cette époque rapportent qu'il était très maigre, qu'il avait l'œil étincelant, la parole ardente et des mouvements saccadés.

C'est alors qu'il écrivit ses premiers romans qu'il jugea plus tard indignes de figurer dans ses œuvres complètes : *Clotilde de Lusignan* ou le *Beau Juif*, l'*Héritière de Birague*, le *Centenaire*, le *Vicaire des Ardennes*, etc... — Balzac vendait ses ouvrages à des libraires comme Pollet et Urbain Canel pour 800, 1.000, 2.000 francs au maximum, mais ces sommes n'étaient payables que par billets à longue échéance.

Ces premières œuvres, encore qu'elles n'enrichirent pas leur auteur, eurent du moins pour résultat de dissiper les préventions du père de Balzac qui fut flatté dans son orgueil paternel ; en mars 1822, en effet, il ne cachait pas sa satisfaction et écrivait à un de ses neveux : « Mon fils aîné montre, depuis environ un an, les plus grands moyens en littérature, il a fait imprimer et vendre des ouvrages pour près de dix mille francs. Si sa santé répond à ses moyens, il fera parler de lui avantageusement ».

Malgré tout, la renommée se faisait attendre; c'est alors que Balzac demanda au commerce de lui donner ce qu'il n'obtenait pas encore de ses romans.

III

Balzac Commerçant

Balzac voulut rendre hommage aux grands écrivains du XVIIe siècle, en entreprenant l'édition de leurs œuvres complètes; les œuvres de chacun d'eux devaient successivement paraître par livraisons illustrées qui seraient ensuite réunies en un seul volume par auteur. Il commença par Molière et La Fontaine. Le Molière parut en 1825, et le La Fontaine en 1826; la préface de ce dernier livre était due à la plume de Balzac. Pour la publication du La Fontaine, le jeune éditeur s'était associé le libraire Canel, le docteur Charles Carrex et M. de Montcarville qui lui cédèrent leurs droits moyennant 2.250 francs, le 1er mai 1826. Cet argent, Balzac ne l'avait pas; M. Hanotaux, dans une étude qu'il a publiée récemment sur Balzac, éditeur et imprimeur, a expliqué que cette somme fut prêtée

au jeune homme par une amie chère, Madame D..., qui de 1823 à 1833 l'aida dans la lutte acharnée qu'il soutenait contre la destinée et vint « tous les jours comme un bienfaisant sommeil endormir la douleur. »

Les livraisons du La Fontaine illustrées de vignettes défectueuses dessinées par Devéria et gravées par Thompson, parurent régulièrement chaque mois, à partir de mai 1825, au prix de 3 francs le fascicule. L'ouvrage n'eut aucun succès : c'est à peine si vingt exemplaires se vendirent dans l'espace d'un an! Le Molière n'avait pas été plus heureux.

En présence de cet insuccès, Balzac abandonna l'édition pour l'imprimerie; il venait en effet de rencontrer un prote très adroit nommé Barbier, avec qui il s'associa pour exploiter une imprimerie sise 17 rue des Marais Saint-Germain; l'association dura de 1826 au 16 août 1828 : Barbier était chargé de la partie technique, Balzac avait la signature. Parmi les livres et les brochures qui sortirent de cette imprimerie on relève à côté d'un prospectus de pharmacien, « Pilules antiglaireuses de longue vie ou grains de longue vie de Cure, pharma-

cien à Paris, rue Saint-Antoine, n° 77 », des ouvrages au goût du jour comme *Le duc de Guise à Naples*, des brochures d'actualité, des ouvrages fantaisistes, comme *l'Art de mettre sa cravate*, de Marco Saint-Hilaire, etc...

Malgré les efforts de Balzac, son imprimerie ne lui rapportait que des tracas : plaintes des clients, réclamations des fournisseurs, récriminations des ouvriers.

Cependant plus la fortune se dérobait, plus il payait d'audace. Au moment de sa plus grande gêne, il étendait son commerce et en Août 1827 s'adjoignait un nommé Laurent pour exploiter la maison de fontes de caractères du sieur Gillé ; cette nouvelle opération fut faite avec le concours de Madame D... qui fournit des capitaux. Ce fut un nouvel échec et il fallut liquider. Le passif était considérable et Balzac, traqué par ses créanciers, dut s'adresser à sa mère pour lui venir en aide. Ce fut un de ses parents, M. Sédillot qui se chargea de la liquidation de ses différentes entreprises. Barbier reprit à son compte la maison d'imprimerie et y fit fortune ; Laurent garda la maison de fontes de caractères et s'associa le fils de Madame D... ; sous

leur direction cette maison devint bientôt une des plus prospères de Paris.

Balzac sortait de là avec plus de 100.000 francs de dettes, pauvre et meurtri ; mais les deux années de luttes qu'il venait de passer avaient achevé de le mûrir en l'initiant à toutes les misères de la vie; il allait désormais se consacrer à l'œuvre qu'il avait conçue.

IV

Balzac en Bretagne

Le 1er septembre 1828, Balzac annonçait en ces termes sa ruine à un vieil ami de sa famille, le général de Pommereul : « Ce que beaucoup de personnes pouvaient prévoir et ce que j'ai craint, moi-même en commençant et en soutenant avec courage un établissement dont les proportions avaient quelque chose de colossal, est enfin arrivé. J'ai été précipité, non sans les prévisions de ma conscience, du haut de ma petite fortune. » Il allait, lui disait-il, se remettre au travail et demandait asile pour une vingtaine de jours. «... Un lit de sangle et un seul

matelas, une table, pourvu qu'elle soit comme les quadrupèdes et non invalide, une chaise et un toit, sont tout ce que je réclame, avec votre bienveillance si précieuse et si charmante ».

Le général lui répondit qu'une chambre l'attendait et qu'il serait le bienvenu. Balzac partit précipitamment ; il débarqua à Fougères coiffé d'un chapeau si piteux que ses amis le conduisirent immédiatement chez un chapelier qui eût d'ailleurs toutes les peines du monde à trouver un couvre-chef assez large pour coiffer la tête du romancier.

Dès son installation au château du général de Pommereul, Balzac régla l'emploi de son temps, le partageant entre la visite du pays et le roman qu'il avait projeté *Les Chouans.* Il aimait à parcourir la campagne, entrant dans les maisons, causant et trinquant avec les paysans, notant une infinité de détails de mœurs et de langage. Le général de Pommereul était d'ailleurs un guide excellent pour le romancier; incarcéré en 1793 comme suspect d'entretenir des relations avec les chefs de la chouannerie, il avait connu beaucoup de ceux qui avaient joué un rôle dans les insurrections royalistes; il était donc

mieux que n'importe qui en état de documenter Balzac sur son roman. L'écrivain se félicitait de cette collaboration dans une lettre qu'il adressait de Paris à son hôte le 11 mars 1829 : « Qu'est-ce que je dis là, mon ouvrage?... Il est un peu le vôtre, car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelques coups de ce joli petit vin de Grave et ces beurrées de craquelins. Il n'y a pas jusqu'à la chanson *Allons partons, belle* — chantée par M. Alexandre et jusqu'à *La Tour de Mélusine*, etc..., qui n'y soient. Tout est à vous jusqu'au cœur de l'auteur et sa plume et ses souvenirs. »

A Fougères, Balzac réservait sa soirée à ses hôtes; il était toujours de bonne humeur, racontant mille folies, faisant des calembours, tenant ses auditeurs sous le charme de sa prodigieuse imagination. Madame de Pommereul a dit qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer, tant il y avait chez lui de bonté et de franchise; elle a parlé avec admiration de ce front « où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole ».

Les jours s'écoulèrent trop vite au gré des Pommereul et de Balzac : celui-ci dut, en effet, songer au retour, car ses créanciers, ses éditeurs, sa mère le pressaient de rentrer à Paris. Il emportait, du moins, son premier chef-d'œuvre, qu'il avait d'abord songé à intituler : *Le Gars*, mais qu'il baptisa : *Le Dernier des Chouans, ou la Bretagne en 1800*, sur la demande de Madame de Pommereul qui trouvait le premier titre trop vulgaire.

L'auteur de la *Comédie Humaine* garda un souvenir exquis des jours passés à Fougères. « Depuis que j'ai quitté Fougères », écrivait-il au général de Pommereul, « bien des fois, mon souvenir m'a reporté à cette petite table verte d'où je voyais la vallée du Couesnon et où Louise venait interrompre des travaux délicieux pour moi, en ce qu'ils ôtaient la mémoire des maux, pour me dire qu'on était servi ». — Au milieu de ses préoccupations, de sa vie mouvementée et de ses travaux écrasants, Balzac conserva toujours une vive amitié pour le général de Pommereul ; peu d'années avant sa mort, il aimait à rappeler le souvenir de ces bonnes journées. « Je désire bien aller vous voir en Bretagne », lui écrivait-il, le 12 juin 1846, « et j'accom-

plirai, sans doute, ce désir l'année prochaine, car je n'ai jamais oublié votre hospitalité de 1828, pas plus que votre excellente amitié. J'ai beaucoup travaillé depuis et le courant de la vie m'a emporté sur bien des rives; mais j'ai souvent votre nom sur les lèvres et j'ai eu soin de le placer dans mes livres en vous dédiant une de mes œuvres ».

V

Balzac au Travail

Dès son retour à Paris, en octobre 1828, Balzac s'était mis au travail avec acharnement. Il venait de quitter son logis de la rue de Tournon pour aller habiter 6, rue Cassini. Quand parut *Le dernier des Chouans ou la Bretagne en 1800,* ce fut un rayon lumineux qui se répandit sur le nom de son auteur, demeuré jusque là dans l'obscurité. Dès lors, Balzac n'aura plus de repos; fournissant une somme de travail prodigieuse, il fera successivement paraître la *Physiologie du Mariage,* le *Colonel Chabert,* le *Médecin de Campagne,* les *Contes Drôlatiques,* la *Peau de Chagrin,* la *Femme de trente ans, Eugénie*

Grandet, etc..., collaborant en même temps à *La Caricature* et à *La Silhouette.* Pour suffire à ce travail il fallait une vigueur et une énergie peu communes; comme l'a observé Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi* (tome II, page 442) « M. de Balzac avait le corps d'un athlète et le feu d'un artiste épris de la gloire, il ne lui fallut pas moins pour suffire à sa tâche immense. »

Ce ne fut qu'après la Révolution de 1830, en effet, que Balzac devint le type légendaire dont les gravures et les caricatures nous ont gardé la physionomie : petit, gros et large d'épaules, mal peigné, les cheveux longs et grisonnants il avait l'air » d'un sanglier joyeux » suivant l'expression de Champfleury, avec sa large face rubiconde, sa bouche grande et sensuelle, et sa mâchoire solide,

Balzac s'enfermait des semaines entières dans son cabinet pour travailler, dînant à six heures se couchant aussitôt après pour se mettre au travail à minuit et continuer jusqu'à midi. Il ne s'interrompait que pour prendre un bain à six heures et pour boire à huit heures une tasse de café.

Il travaillait, raconte M. Werdet, dans la plus grande solitude et le calme le plus profond, volets et

rideaux clos à la clarté de quatre bougies sur une petite table. « Vêtu d'une robe blanche de dominicain, robe de cachemire en été, de laine très fine en hiver, les jambes libres de leurs mouvements, dans un large pantalon à pied de couleur blanche, élégamment chaussé de pantoufles de maroquin rouge, richement brodées d'or, le corps serré par une longue chaîne d'or de Venise, à laquelle était suspendu un riche plioir d'or, avec une paire de ciseaux du même métal, loin du monde, loin de toute préoccupation extérieure, de Balzac pensait et composait; il corrigeait et recorrigeait sans fin ses épreuves (1) ».

L'auteur de la *Comédie Humaine* consacrait beaucoup de temps à la correction des épreuves; il était la terreur des typographes et se querellait sans cesse à ce sujet avec ses éditeurs qui avaient souvent à payer 40 francs de corrections par seize pages. Aussi comprend-on pourquoi les éditeurs Furne, Hetzel et Dubochet, traitant avec lui le 2 octobre 1841 pour l'édition de ses œuvres complètes, prenaient soin de stipuler qu'ils ne seraient pas tenus de sup-

(1) Werdet — *Balzac*, page 275.

porter les corrections « qui par une moyenne établie sur dix volumes, dépasseraient 5 francs la feuille, l'une dans l'autre ». Et les corrections s'élevèrent à 5.274 fr. 25!

Balzac n'aimait pas à ce qu'on lui fît attendre ses épreuves ; en 1831, le 31 décembre, il écrivait à Canel qu'il lui pardonnait de ne pas lui avoir envoyé d'argent, mais qu'il regardait comme un crime le fait de ne pas lui avoir envoyé d'épreuves : « Je ne puis pas faire bon marché de ma réputation qui est mon seul bien et la source de tout pour un barbouilleur de papier. »

Le travail ininterrompu souvent pendant des semaines entières, voilà en quoi se résume la vie de l'auteur de la *Comédie Humaine.*

VI

Balzac à Table

Balzac avait pour habitude de prendre le matin à huit heures une tasse de café sans sucre qui lui était apportée sur sa table de travail par son domestique.

Son déjeûner avait ordinairement lieu à midi ; il était extrêmement frugal : des œufs frais à la mouillette, une tasse de café noir toujours sans sucre, et comme boisson de l'eau.

Le café jouait un très grand rôle dans l'alimentation du romancier qui en prenait fréquemment la nuit pour combattre le sommeil. Il aimait à le préparer lui-même. Léon Gozlan, dans son *Balzac en Pantoufles,* raconte que ce café comprenait trois sortes de grains : bourbon, martinique et moka. « Le bourbon il l'achetait rue du Mont-Blanc (chaussée d'Antin) ; le martinique, rue des Vieilles-Audriettes, chez un épicier qui ne doit pas avoir oublié sa glorieuse pratique ; le moka dans le faubourg Saint-Germain chez un épicier de la rue de l'Université ».

L'auteur de la *Comédie Humaine* aimait également le thé et dans les grandes occasions, offrait à ses amis, un thé jaune d'or qui lui avait été donné par M. de Humboldt.

Le dîner était servi le soir à six heures ; Balzac arrivait généralement en retard et quelquefois les amis qu'il avait invités dînaient sans lui. Balzac mangeait peu de viande, mais, par contre, il con-

sommait une grande quantité de fruits et ceux qu'il se faisait servir, étaient toujours de premier choix. « Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur, ses mains frémissaient de joie à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il n'en restait pas une pour aller raconter la défaite des autres. Il dévorait tout. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate ôtée, sa chemise ouverte, son couteau à fruits à la main, riant, buvant, tranchant dans la pulpe d'une poire de doyenné, je voudrais ajouter : et causant ; mais Balzac causait peu à table » (1).

Quand l'écrivain avait des amis à dîner, on buvait ferme et Gozlan prétend que la cave renfermait des vins délicieux.

L'auteur de la *Comédie Humaine* eut toujours la plus profonde aversion pour le tabac, et il a manifesté à plusieurs reprises dans ses ouvrages son dégoût pour les fumeurs.

(1) Gozlan. — *Balzac en Pantoufles*, page 38.

VII

Balzac et le Bric-à-Brac

Balzac a célébré dans les *Parents Pauvres*, le culte du bric-à-brac, et il a décrit admirablement cette passion; c'est que l'auteur de la *Comédie Humaine*, fut toute sa vie un fureteur zélé, très au courant de tous les magasins d'antiquité de Paris où il allait souvent en quête de quelque bibelot.

Un jour, il donne des agates à monter et fait mettre une inscription en relief sur un coffret; une autre fois il fait monter par Froment-Meurice une coupe en cornaline qui sera soutenue, à ses deux extrémités par deux figures représentant l'Espérance et la Foi. « L'Espérance » dit-il, « doit tenir une page sur laquelle seront gravés, en émail bleu : Neufchâtel 1833, et la Foi, une autre page sur laquelle il n'y aura que le chiffre 1843. Dessous la coupe, au milieu, il y aura un amour à genoux qui tiendra la coupe de ses deux mains. La terrasse sur laquelle le tout reposera représentera des cactus, des plantes épineuses et des ronces. Sur les champs de la terrasse disposée ainsi, et qui aura deux côtés,

il faut des petits bas-reliefs représentant des arabesques ou des guirlandes de fleurs et de fruits. Le tout en vermeil. » Une autre fois, enfin, c'est une « canne aux singes » qu'il commande et qui, dit-il, lorsqu'il la reçoit, est d'une perfection inouie.

Parfois c'est un de ses amis qu'il charge d'acheter un bibelot qu'il a aperçu : c'est ainsi que le 29 décembre 1845, il écrit de Passy à son ami Méry, en le priant de lui acheter une râpe à tabac qu'il a vue chez un marchand nommé Lazard ; on en demande 20 francs, il en offre 15 et espère que l'affaire est conclue.

Cette passion du bric-à-brac chez Balzac apparaît quand il décrit de vieux meubles : il évoque l'âme des vieilles choses, et, sous sa plume, elles s'animent. Nul mieux que lui n'a su dépeindre avec tant de vie et de précision le décor dans lequel s'agitent ses héros, soit qu'il nous conduise dans l'étude de l'avoué Derville, soit qu'il nous emmène à Tours dans l'appartement de l'abbé Chapeloud dont il célèbre la « bibliothèque en chêne, provenant de la démolition d'un château dépecé par la bande noire, et remarquable par des sculptures dignes de l'admiration des artistes. »

VIII

Balzac et ses Amis

Balzac eut beaucoup d'adversaires et d'insulteurs : il n'eut qu'un très petit nombre d'amis, et Gavarni le lui a reproché amèrement.

Il est certain que la plupart de ceux qui entourèrent le romancier furent ou des lettrés de second ordre ou des artistes sceptiques et déclassés, ou des êtres bizarres, comme Lassailly, Henry Monnier, Laurent Jan et Gavarni qui a osé dire par jalousie que dans la vie privée, l'auteur de la *Comédie Humaine,* était « bête et ignare. »

Balzac eut pourtant quelques amis sincères au premier rang desquels il faut citer le général de Pommereul, Madame de Girardin, Léon Gozlan, Théophile Gautier et Madame Zulma Carraud qui était une amie d'enfance de sa sœur Madame de Surville. C'est à Madame Carraud qu'il écrivait : « Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, à vous qui me donnez une si pure et si belle amitié, moi qui voudrais vous la rendre au centuple. » C'est

chez les Carraud qu'il alla passer quelques semaines à Angoulême en 1832 d'abord, en 1833, ensuite; pendant son séjour dans cette ville il songea à la politique et dans ses lettres à Madame Carraud il revient à plusieurs reprises sur cette question. « Si les Angoumois veulent de moi pour député, je veux bien d'eux pour commettants »; et il ajoutait: « Je vous recommanderai la propagation de mon petit in-dix-huit : *Le Médecin de Campagne.* Il me fera des amis, c'est un écrit bienfaisant à gagner le prix Montyon. »

Les vrais amis de Balzac, ce furent ses lecteurs et ses correspondants, parmi lesquels il y en eut d'illustres et de modestes qui tous, tinrent à lui apporter le tribut de leur admiration. Combien parmi ces correspondants venaient lui faire des confidences et lui demander des conseils, parfois même les plus saugrenus. Un jour c'est une dame qui lui écrit en lui disant que sa timidité l'empêche de se nommer, parce que lorsqu'elle le verrait, elle n'oserait plus lever les yeux sur lui. Une autre lui demande si les belles choses qu'il écrit viennent de la tête ou du cœur. Une autre encore, le prenant pour confident, lui déclare qu'elle déteste son mari, mais aime un

poète, de douze ans plus jeune qu'elle et lui demande ce qu'il faut faire, car ajoute-t-elle avec une ingénuité extraordinaire « J'ai une bonne mère à qui je dis tout ce que je pense, excepté cela. »

IX

Balzac aux Jardies

En 1834, toujours en butte aux poursuites de ses créanciers, Balzac avait quitté sa « cabine » de la rue Cassini pour aller se loger au numéro 12 de la rue des Batailles, qu'il abandonna d'ailleurs bientôt pour acheter, à Ville-d'Avray, la propriété *des Jardies* qu'il garda jusqu'en 1841.

La première chose que fit Balzac, en prenant possession de sa propriété, fut de faire construire une maison spacieuse et confortable pour laquelle il rêvait des ameublements extraordinaires qui restèrent toujours d'ailleurs à l'état de projet.

C'est pendant son séjour aux *Jardies* que l'écrivain eut une de ses idées les plus bizarres. Il part à minuit pour Paris, arrive à deux heures du matin

chez son ami Laurent Jan qu'il réveille et à qui il dit à brûle-pourpoint : « Nous allons partir immédiatement pour le Mogol ». Etonnement et ahurissement de Laurent Jan ; insistance de Balzac qui lui dit : « Dépêche-toi ! nous avons perdu plus d'un million depuis que tu balances à te lever. » Laurent Jan se décide à quitter son lit et demande des explications à son ami qui lui montre mystérieusement une bague et lui déclare que l'ambassadeur de la Porte Ottomane lui a affirmé que c'était la bague portée par le Prophète et volée au Grand Mogol il y a un siècle : le Grand Mogol a offert des tonnes d'or et de diamants à qui la lui rapporterait. « Je viens donc te chercher, mon cher Jan, pour que nous allions ensemble avec Gozlan restituer au Grand Mogol, ravi d'extase au troisième ciel, la bague du Prophète. Viens ! les tonnes nous attendent ! — Et c'est pour cela que tu m'as dérangé au milieu de la nuit, répondit Jan. — Trouverais-tu la somme assez peu forte répondit à son tour Balzac, qui ne comprenait pas l'indifférence de son ami devant la perspective féerique ouverte devant leur yeux par la magique intervention de cette bague. — Je persiste dans l'offre première que je

t'ai faite dit Jan en se déshabillant : En veux-tu quatre sous de ta bague du prophète ? » (1).

Balzac fulmina à cette impertinente réponse, mais après avoir tempêté, il finit par s'endormir sur le tapis de son ami, en rêvant du Grand Mogol.

Des rêves chimériques de millions et de choses fantastiques, le grand écrivain en eut toute sa vie : il avait un orgueil aussi immense que naïf, il se complaisait à des excentricités : ne voulut-il pas un soir, où il avait une robe de chambre neuve, sortir dans cet accoutrement « une lampe à la main pour exciter l'admiration du public » ; et un peu plus tard lors de l'apparition du livre de M. de Custine sur la Russie, on lui fit croire que l'empereur Nicolas avait besoin de lui pour rétablir sa réputation ébréchée par M. de Custine et qu'il serait accueilli à bras ouverts ; il partit aussitôt et envoya ce billet au tzar : « M. de Balzac l'écrivain et M. de Balzac, le gentilhomme sollicitent de Sa Majesté la faveur d'une audience particulière. » L'empereur lui écrivit, dit-on, de sa main, la réponse suivante : « M. de

(1) GOZLAN. *Balzac en pantoufles*, page 52.

Balzac l'écrivain, et M. de Balzac le gentilhomme peuvent partir quand il leur plaira ».

L'auteur de la *Comédie Humaine* se voyait pair de France, puis ministre, régénérant le monde. Lorsqu'il habitait encore rue Cassini, il avait mis cette inscription sur une statuette de Napoléon : « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume. » Et il le croyait sincèrement.

C'est de son séjour aux *Jardies* que datent les deux principales œuvres dramatiques de Balzac : *Vautrin* et *Mercadet.*

Vautrin n'eut qu'une seule représentation à la Porte-Saint-Martin. Elle fut tumultueuse ; la salle fut stupéfaite en entendant cette pièce bizarre, dans laquelle des voleurs et des escrocs se coudoyaient avec des marquis et des duchesses ; les rumeurs s'accentuèrent encore quand on découvrit une ressemblance entre la tête que s'était faite Frédérick Lemaître, interprète du principal rôle et celle du roi Louis-Philippe. Ce fut une déroute : le lendemain 15 mars 1840, M. de Résumat faisait annoncer à l'auteur l'interdiction de son drame.

Quant à *Mercadet,* pièce d'une valeur bien supérieure à la précédente, la représentation n'en eut

lieu qu'après la mort de l'auteur, le 24 août 1851, au théâtre du Gymnase ; mais c'est aux Jardies que Balzac la lut pour la première fois à quelques amis intimes, parmi lesquels figuraient Théophile Gautier et Madame de Girardin.

Pour en revenir à la propriété des Jardies, elle coûtait fort cher à Balzac et ne lui rapportait que des procès et des discussions avec ses voisins ; il dut renoncer aux cultures étonnantes qu'il avait projeté d'y faire et vendre les Jardies, en juillet 1841, pour un prix très inférieur à celui qu'il avait déboursé.

X

Les dernières années de Balzac

C'est à Passy, au numéro 19 de la rue Basse, que l'auteur de la *Comédie Humaine* transporta ses pénates, après avoir quitté les Jardies. Il y resta jusqu'en 1848, époque à laquelle il prit possession, 14, rue Fortunée, du petit hôtel où il devait s'éteindre deux ans plus tard.

Balzac continua l'œuvre formidable qu'il avait

entreprise en faisant paraître *Ursule Mirouet, Une ténébreuse affaire, Un début dans la vie,* etc...

Depuis longtemps déjà, le romancier aimait tendrement une femme exquise et intelligente, dont il avait fait sa confidente : Madame Hanska. Il lui écrivait régulièrement chaque jour, la tenant au courant des événements et de ses opinions sur les hommes de l'époque.

Il lui confiait les détails de ses travaux et lui disait comment il avait fait le *Père Goriot*, en quarante jours, sans dormir seulement 80 heures dans ces quarante jours, ajoutant : « Il faut que je triomphe ! » Il se réjouissait d'avoir entendu dire au prince Esterhazy qu'il ne connaissait pas deux femmes comparables à Madame Hanska « comme instruction sans pédanterie, comme grâce de femme, comme fierté de sentiment. » L'amour de Balzac pour Madame Hanska était tendre et sincère ; mais elle était mariée et vertueuse ; il fallut donc attendre la mort du mari moscovite. Le 10 novembre 1847, Madame Hanska était veuve ; deux ans et demi plus tard, le 14 mars 1850 elle épousait Balzac ; elle avait alors quarante-six ans.

Il semblait que Balzac allait pouvoir désormais

vivre tranquille et poursuivre son œuvre à l'abri des créanciers importuns, car sa femme avait de la fortune; mais brusquement, cinq mois après son mariage, l'auteur de la *Comédie Humaine* succombait à une maladie de cœur dans la nuit du 18 au 19 août, après une agonie de trente-quatre heures. Son enterrement eut lieu à Saint-Philippe-du-Roule, le mercredi 21 août. La cérémonie fut simple et imposante : les cordons du poêle étaient tenus par Baroche, ministre de l'intérieur, Victor Hugo, Alexandre Dumas et Sainte-Beuve. « Un cortège immense a suivi le corbillard entre deux haies d'une foule silencieuse et respectueuse. L'Institut, l'Académie étaient représentés par MM. Tissot, Villemain et de Salvandy : l'Université, les Facultés, les Sociétés savantes, la Société des Gens de lettres, la Société des auteurs dramatiques, les écoles normale, de droit et de médecine, la presse, les Beaux-Arts étaient représentés dans ce cortège par une foule d'illustrations.

« On remarquait particulièrement parmi les nombreux assistants, le chargé d'affaires de Russie, MM. le baron James de Rothschild, de Niewerkerque, directeur des musées; baron Taylor, Berlioz, Emile

Deschamps, Francis Wey, Méry, Arsène Houssaye, Paul Féval, Henri Monnier, Couture, Chassériau, Gudin, Ambroise Thomas, Merruau, Cavé et Charles Blanc, anciens directeurs des Beaux-Arts ; Frédérick Lemaître, plusieurs membres de l'Assemblée législative, des peintres, des sculpteurs, et un certain nombre d'étrangers » (1).

L'inhumation eut lieu au Père-Lachaise, et Victor Hugo prononça l'oraison funèbre de l'auteur de la *Comédie Humaine*, dont tous les livres, dit-il, « ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, et marcher et se mouvoir avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux que le poète a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui, par moments, à travers

(1) *Journal des Débats* du 22 août 1850.

toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal ». Quel jugement plus vrai et plus profond que celui-ci rendu par ce génie que l'on nomme Victor Hugo à cet autre génie qui fut Balzac! « Il saisit corps à corps la société moderne; il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à ceux-là un masque. Il fouille le vice, il dissèque la passion. Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi. Et, par un droit de sa libre et vigoureuse nature, par un privilège des intelligences de notre temps, qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent mieux la fin de l'humanité, et comprennent mieux la Providence, Balzac se dégage souriant et serein de ces redoutables études qui produisirent la mélancolie chez Molière, et la misanthropie chez Rousseau ». Les dernières paroles de Victor Hugo, d'une éloquence poignante et sublime impressionnèrent profondément les assistants : « N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les des-

tinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier et qu'on appelle l'homme ; et on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort ! »

Les Types
de la
Comédie Humaine

Nous n'avons pas la prétention de passer en revue tous les types que Balzac a mis en scène dans ses œuvres : usuriers, employés, journalistes, hommes politiques, bourgeois, paysans, tous défilent successivement, poussés dans leurs moindres détails, pleins de vie et de vérité. Ce que nous voulons faire ici, c'est évoquer quelques-uns de ces types immortels qui furent familiers au grand écrivain et qui reflètent les propres pensées de l'auteur de la *Comédie Humaine.*

I

Le Demi-Solde

L'admiration de Balzac pour l'Empereur apparaît sans cesse dans ses œuvres ; il était hanté par le souvenir de ce géant vaincu par la destinée et agonisant à Sainte-Hélène après avoir étonné le monde par ses prodiges de volonté, d'intelligence et d'action. Ce sont ses propres pensées qu'il met dans la bouche du commandant Genestas : « Quel souverain ! il devinait tout le monde ! il vous aurait placé dans son Conseil d'Etat parce qu'il était administrateur, et grand administrateur, jusqu'à savoir ce qu'il y avait de cartouches dans les gibernes après une affaire » (1). Dans un autre de ses livres, il évoque le culte de l'armée et du peuple pour Napoléon au moment de la campagne de France : « Les hommes les plus fatigués de la lutte

(1) *Le Médecin de Campagne*, page 137.

commencée entre l'Europe et la France avaient tous déposé leurs haines en passant sous l'Arc de Triomphe, comprenant qu'au jour du danger, Napoléon était toute la France » (1).

Balzac a présenté avec une réalité saisissante la physionomie du soldat de l'Empire, qu'il évoque la figure du grenadier Goguelat ne voulant pas croire à la mort de l'Empereur ou celle du pontonnier Gondrin qui sauva les débris de la Grande-Armée à la Bérésina et travaille par fierté, héros inconnu et modeste. « Quand le général Eblé présenta les pontonniers valides à l'Empereur, après la construction des ponts, Napoléon a embrassé notre pauvre Gondrin, qui sans cette accolade serait peut-être déjà mort » (2). A côté de ces grognards, voici l'officier de l'Empire, le commandant Genestas. « Il s'était bien battu, en simple et loyal soldat, faisant son devoir aussi bien pendant la nuit comme pendant le jour, loin comme près du maître, ne donnant pas un coup de sabre inutile et incapable d'en donner un de trop. S'il portait à sa boutonnière la

(1) *La Femme de trente ans*, page 10.

(2) *Le Médecin de Campagne*, page 101.

rosette appartenant aux officiers de la Légion d'honneur, c'est qu'après la bataille de la Moskowa, la voix unanime de son régiment l'avait désigné comme le plus digne de la recevoir dans cette grande journée » (1). Il y a certaines pages dans Balzac consacrées à l'épopée impériale, comme la parade aux Tuileries dans la *Femme de trente ans,* et le récit de la vie de Napoléon par le grenadier Goguelat dans le *Médecin de Campagne* qui atteignent au sublime par leur simplicité poignante.

On conçoit après cela pourquoi l'auteur de la *Comédie Humaine* a si bien pénétré dans l'âme de ces demi-soldes, débris des armées de l'Empire que la Restauration cherchait à anéantir. Il a eu l'occasion de coudoyer ces hommes précipités d'une vie active dans un désœuvrement forcé, traînant leurs corps de fer dans des habits râpés, le ruban rouge à la boutonnière, attendant, l'oreille aux aguets, l'âme agitée, le retour du « Petit Tondu », avides des discours de Manuel et de Foy, chantant avec bonheur les chansons de Béranger. Les deux types bien différents et bien curieux que Balzac nous a

(1) *Le Médecin de Campagne,* page 4.

décrits avec le plus de détails sont : le colonel Chabert et Philippe Brideau.

Le colonel Chabert, figure mystérieuse et sublime, naïve et grandiose, n'ayant pour toute lecture que les Bulletins de la Grande-Armée et qui croit que pour se faire rendre son grade, il n'aura qu'à aller au pied de la colonne Vendôme crier : « Je suis le colonel Chabert qui a enfoncé le grand carré des Russes à Eylau », c'est bien l'incarnation de ces soldats de Napoléon enthousiastes et héroïques. C'est une figure digne et loyale, généreuse jusqu'au sacrifice, quand il se résigne à disparaître dans l'obscurité et la misère. « Quand je pense que Napoléon est à Sainte-Hélène, tout ici-bas m'est indifférent. Je ne puis plus être soldat, voilà tout mon malheur » (1).

Le colonel Brideau, lui, est une toute autre physionomie ; c'est le soudard, bruyant, encombrant, violent, le bretteur du café Lemblin, au parler bref, aux gestes saccadés, très courageux, mais dépravé par le jeu, l'oisiveté, la misère et les souffrances, « le front menaçant par toutes les ruines qu'il

(1) *Le Colonel Chabert*, page 85.

accuse ». Il va, vient, turbulent, brutal, bousculant les femmes, imposant sa volonté. Et autour de lui s'agite tout le monde grouillant des officiers en demi-solde ou démissionnaires ; c'est Giroudeau obligé de faire des quittances de journaux pour gagner sa vie ; c'est Maxence Gilet, le chef de la bande des « Chevaliers de la Désœuvrance » qui, à la tête d'une douzaine de compagnons, bouleverse la tranquille ville d'Issoudun en jouant des tours pendables aux « pékins », démolissant les cheminées, murant les portes, menant une vie de démons ; c'est le commandant Potel, puis le capitaine Renard, le commandant Mignonnet et le capitaine Carpentier, ces deux derniers plus calmes et de mœurs plus douces qui complètent le tableau dont Philippe Brideau occupe le premier plan. « Sa lamentable redingote bleue restait boutonnée militairement jusqu'au col par de tristes raisons, mais elle montrait aussi beaucoup trop ce qu'elle avait la prétention de cacher. Le bas du pantalon, usé comme un habit d'invalide, exprimait une misère profonde. Les bottes laissaient des traces humides en jetant de l'eau boueuse par les semelles entre-baillées. Le chapeau gris que le colonel tenait à la main offrait aux

regards une coiffe horriblement grasse. La canne en jonc, dont le vernis avait disparu, devait avoir stationné dans tous les coins des cafés de Paris et reposé son bout tordu en bien des fanges » (1).

II

Le Monde Judiciaire

Les années passées chez l'avoué et chez le notaire devaient avoir leur influence sur un observateur tel que Balzac ; ce n'était pas en vain qu'il avait approché les gens de robe et les plaideurs. Il a donné une place importante dans ses œuvres aux procès, avec tout l'arsenal de la procédure et une documentation juridique des plus sûres.

Il aime à mettre en scène des plaideurs, des magistrats, des avoués, des avocats.

Il nous présente deux caractères bien différents de magistrats. Voici d'abord Popinot, juriste intelligent et de grand savoir, équitable et honnête, ennemi de l'intrigue. Puis à côté de lui voilà Camusot

(1) *La Rabouilleuse*, page 286.

de Marville, magistrat terne et irrésolu, mais remuant et ambitieux au possible, obtenant la croix et l'avancement par une complaisance servile pour les puissants du jour. Au milieu de tant d'autres magistrats dont les silhouettes fourmillent dans la *Comédie Humaine*, voici encore le procureur général Granville, éloquent et intègre.

Parmi les avoués, c'est à la figure de Derville que Balzac s'est attaché ; pour la composer il s'est souvenu de son ancien patron Guillonnet de Merville, avec qui il conserva toujours d'excellentes relations, et à qui il dédia un de ses ouvrages : *Un Episode sous la Terreur*. Derville est intelligent, travailleur et perspicace ; il devient riche, mais reste bon et sympathique ; c'est lui qui s'éprend de pitié pour le malheureux colonel Chabert à qui il ouvre sa bourse ; c'est dans la bouche de cet avoué que l'auteur de la *Comédie Humaine* a mis ces paroles émouvantes : « Il existe dans notre société trois hommes : le prêtre, le médecin et l'homme de justice qui ne peuvent estimer le monde. Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus, de toutes les illusions ». A Derville, le romancier oppose Desroches, avoué

sec, âpre, haineux, antipathique: « Pour celui-là, pas de sentimentalité. C'est lui qui rédige la requête fallacieuse pour obtenir l'interdiction du marquis d'Espard ; c'est lui qui dirige les manœuvres autour du testament d'un célibataire; aussi sa réputation est-elle faite au Palais: lorsqu'il occupe dans une affaire, les magistrats sont déjà inquiets. Quant au monde qu'il fréquente, il se plaît surtout chez les actrices, voire même les entremetteuses » (1).

Les avocats sont aussi représentés quoique moins souvent dans la *Comédie Humaine* : à côté de l'avocat honnête et désintéressé de l'infortuné Tascheron dans le *Curé de Village*, voici l'imprudent La Peyrade qui s'est fourvoyé dans une affaire de spéculation et à qui son bâtonnier fait entendre des reproches dignes et mesurés; voici enfin l'avocat retors et rusé Vinet dans *Perrette*.

Quand il s'est occupé du monde judiciaire, l'auteur de la *Comédie Humaine* n'a négligé aucun détail sur les hommes, ni sur les institutions et leur

---

(1) Henry Bréal. *Le Monde judiciaire dans Balzac*, page 30. Dans cette brochure très intéressante, M. Bréal a montré que les exemples, les expressions juridiques étaient fréquemment employées par l'auteur de la *Comédie Humaine*.

fonctionnement, ni sur le décor et les accessoires au milieu desquels se meuvent magistrats, plaideurs, avoués, clercs, huissiers, notaires et hommes d'affaires. A cet égard, sa description de l'étude de Derville dans le *Colonel Chabert* est un véritable chef-d'œuvre.

III

Le Prêtre

Catholique convaincu, sinon très pratiquant, Balzac a créé des types de prêtres inoubliables.

Dans le *Médecin de Campagne,* c'est le curé Janvier dont la physionomie « toujours placide attestait la profonde paix intérieure du chrétien et la force qu'engendre la chasteté de l'âme. Ses yeux, où semblait se refléter le ciel, trahissaient l'inépuisable foyer de charité qui consumait son cœur » (1).

Dans la *Femme de Trente ans*, l'auteur nous présente un prêtre qui a embrassé les ordres après avoir eu ses trois enfants fauchés par les guerres de

(1) *Le Médecin de Campagne,* page 162.

l'Empire, et qui, douloureux et sublime de résignation s'écrie : « Nous devons vivre avec nos douleurs, et la religion seule nous offre des consolations vraies ».

Voici maintenant une des plus belles figures qu'ait peintes l'auteur de la *Comédie Humaine* : c'est celle de l'abbé Bonnet, le *Curé de Village*. Il nous le présente dans son église humble et pauvre ; « quoique rustique et simple, elle était habitée par la prière, elle avait une âme, on la sentait sans s'expliquer comment ». Il excitait tout de suite la sympathie par la simplicité de ses manières et sa « voix pleine de magie ». Bon et modeste, il fait ainsi sa profession de foi : « Je ne comprends pas qu'on devienne prêtre par des raisons autres que les indéfinissables puissances de la vocation. Je sais que plusieurs hommes se sont faits les ouvriers de la vigne du Seigneur, après avoir usé leur cœur au service des passions : les uns ont aimé sans espoir, les autres ont été trahis ; ceux-ci ont perdu la fleur de leur vie en ensevelissant soit une épouse chérie, soit une maîtresse adorée ; ceux-là sont dégoûtés de la vie sociale à une époque où l'incertain plane sur toutes choses, même sur les sentiments, où le doute

se joue des plus douces certitudes en les appelant des croyances. Plusieurs abandonnent la politique à une époque où le pouvoir semble être une expiation, quand le gouverné regarde l'obéissance comme une fatalité. Beaucoup quittent une société sans drapeaux, où les contraires s'unissent pour détrôner le bien. Je ne suppose pas qu'on se donne à Dieu par une pensée cupide. Quelques hommes peuvent voir dans la prêtrise un moyen de régénérer notre patrie ; mais selon mes faibles lumières, le prêtre patriote est un non sens. Le prêtre ne doit appartenir qu'à Dieu. Je n'ai pas voulu offrir à notre Père, qui cependant accepte tout, les débris de mon cœur et les restes de ma volonté, je me suis donné tout entier » (1).

Balzac nous décrit successivement le jeune prêtre mondain dans l'abbé Gabriel de Rastignac, étourdi et aristocratique, puis l'évêque de Limoges, prélat souriant et conciliant, fin politique.

Dans le *Curé de Tours*, l'auteur de la *Comédie Humaine* nous fait assister à la lutte sournoise et méchante que livre le mystérieux abbé Troubert, le

(1) *Le curé de Village,* pages 126-127

prêtre « le plus important de la province où il représente la Congrégation », astucieux, habile, faux et adoré des vieilles filles, au pauvre abbé Birotteau, âme simple et innocente, sans expérience des méchancetés humaines ; et tandis que Birotteau se voit dépouiller de tout ce qui lui appartient et disgrâcié, l'affreux Troubert triomphe et devient évêque.

IV

La Femme dans Balzac

On ne peut clore une étude sur Balzac sans parler de la place que tient la femme dans ses œuvres. Comme l'a si bien dit Jules Janin : « La femme est à M. de Balzac ; elle est à lui dans ses atours, dans son négligé, dans le plus menu de son intérieur ; il l'habille, la déshabille ».

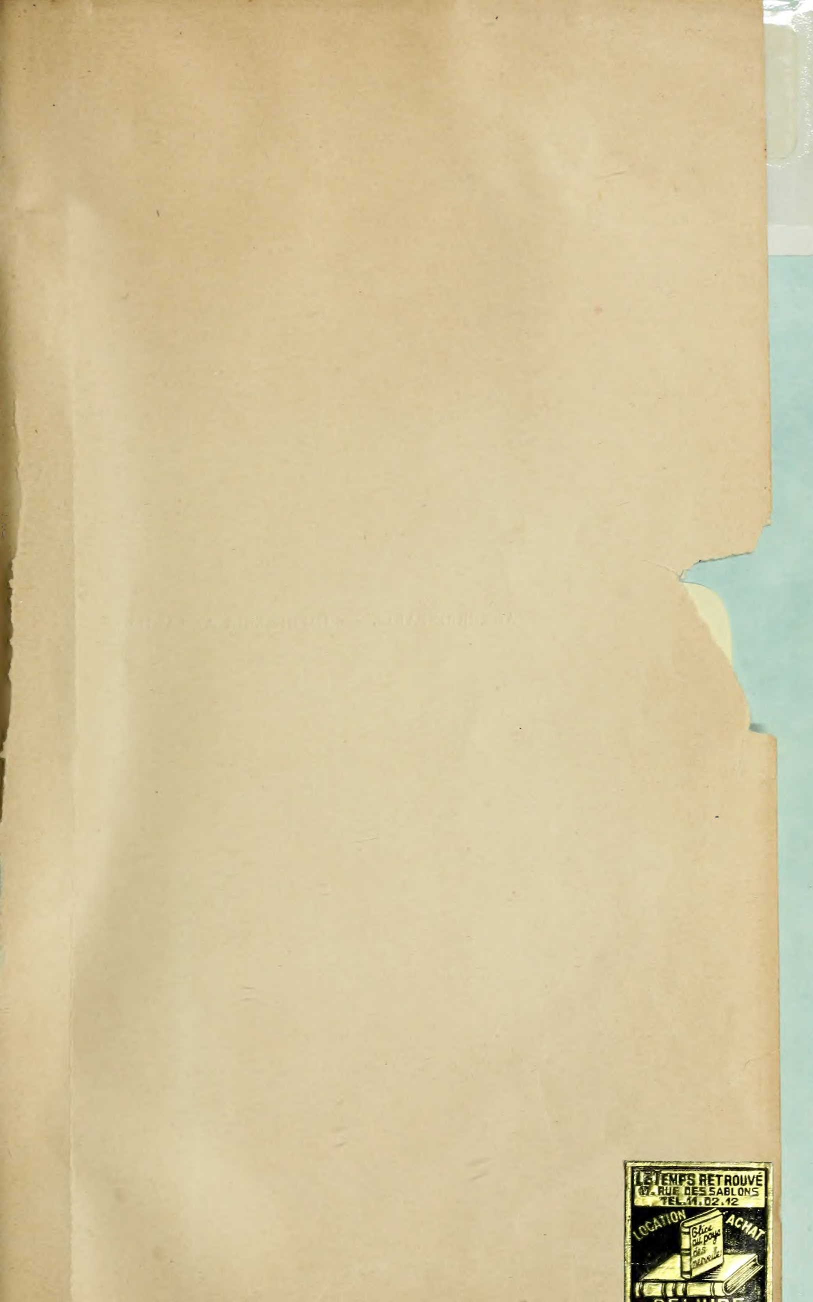
Balzac a décrit merveilleusement le cœur féminin, avec une délicatesse extrême, percevant les sentiments les plus fins et les plus impénétrables. Citer ses héroïnes, ce serait citer toutes ses œuvres ; qui n'a présents à la mémoire ces types si divers

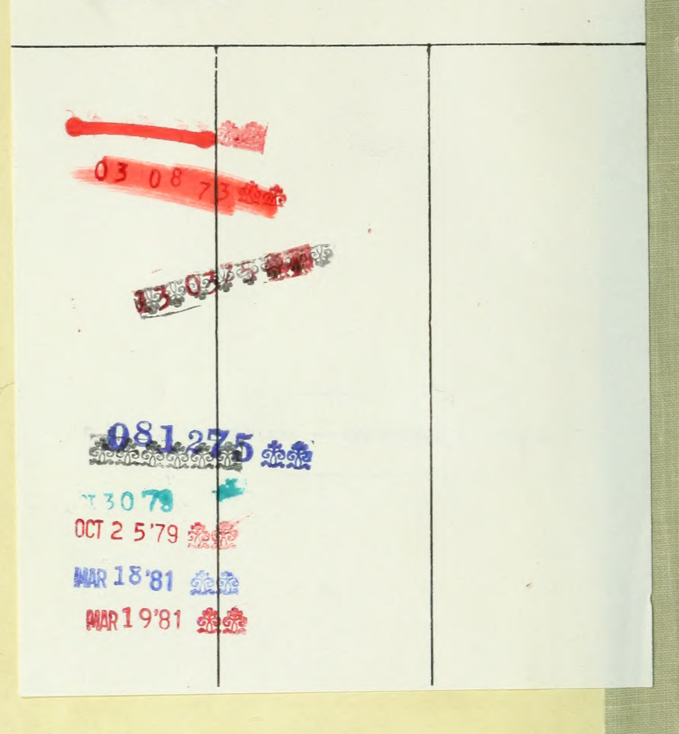
qui se nomment : Eugénie Grandet, la Fosseuse, Madame Graslin, la duchesse de Maufrigneuse, Flore Brazier, Béatrice, Madame Rabourdin, la Cousine Bette, la duchesse de Langeais, et bien d'autres encore ! Jeunes filles, vieilles filles, femmes vertueuses et adultères, belles-mères, toutes sont analysées avec finesse et délicatesse. N'est-ce pas lui qui a écrit dans *Eugénie Grandet* ces lignes exquises sur la jeune fille ? : « Dans la pure et monotone vie des jeunes filles, vient une heure délicieuse, où le soleil leur épanche ses rayons dans l'âme, où la fleur leur exprime des pensées, où les palpitations du cœur communiquent au cerveau leur chaleur fécondante et fondent leur idée en un vague désir ; jour d'innocente mélancolie et de suaves délices ; quand les enfants commencent à voir, ils sourient ; quand une jeune fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumière est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumière du cœur ».

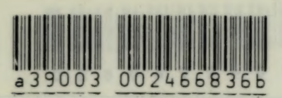


AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER


S RETROUVE
DES SABLONS
11.02.12


LE TEMPS RETROUVÉ
17, RUE DES SABLONS
TEL. 11.02.12
LOCATION
ACHAT
Alice au pays des merveilles


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
03 08 73
081275
OCT 2 5'79
MAR 18'81
MAR 19'81



P Q 2 1 7 8 .L 5 1 9 0 4
L H O M E R , J E A N
B A L Z A C D A N

CE PQ 2178
.L5 1904
COO LHOMER, JEAN BALZAC DANS
ACC# 1219791